

6 octobre 2012

"Voix de Force" permet à des femmes africaines de s'exprimer en mouvement



"Je voulais me glisser dans la peau d'une diva," dit Nadia Beugré, une danseuse-chorégraphe de Côte d'Ivoire, dans un question-réponse après sa performance jeudi au Kennedy Center.

Vêtue d'un jeans et parlant doucement en français à une interprète, elle n'a pas seulement l'air loin de ce que pourrait être une diva; elle est aussi à des lieues de l'être bestial s'auto-dénigrant qu'elle vient d'incarner dans son solo provocateur, "Quartiers Libres". Dans la pièce, elle se fraye un chemin jusqu'à la scène en descendant l'un des escaliers du Terrace Theater, portant talons aiguilles et mini-robe, micro à la

main, en chantant un air populaire gentillet. Mais elle ne supporte pas cette parure de diva avec aisance - son inconfort (qui devient bientôt le nôtre) est bel et bien le sujet. Au cours de son avancée titubante sur ces hauts talons, le câble du micro, que Beugré porte enroulé autour du cou telle une corde, se transforme bientôt en un noeud coulant qui l'étouffe.

Se déshabiller et se retrouver en sous-vêtements ne la libère pas du piège. On en arrive bientôt à voir Beugré se fourrer lentement un large sac poubelle en plastique dans la bouche, centimètre après centimètre, manquant de se faire vomir.

Ces moments et bien d'autres du programme "Voix de Force : Danse Contemporaine et Théâtre par des Femmes d'Afrique" ont été viscéraux, de manière inconfortable et inoubliable. Les inégalités grinçantes et les cruautés vécues par ces artistes y sont mises en avant et en sont l'objet central, particulièrement dans le travail de Beugré. Elle se jette sur des amas de bouteilles en plastique, et partage un peu de ce type de mauvais traitement avec le public lors de confrontations directes, tendant son microphone - ou simplement un regard fixe et dérangeant - aux spectateurs dans leurs fauteuils.

"Correspondances," créé et interprété par Kettly Noel, d'Haïti et du Mali, et Nelisixe Xaba, d'Afrique du Sud, est plus ludique, relatant les interactions comiques des deux femmes, bien que la pièce a ses côtés mordants également. En parlant au public des choses que l'argent peut acheter, Noel ajoute qu' "avec de l'argent en Afrique, on peut se procurer des bébés, des petits garçons, des petites filles..."

A une raillerie des aspects stéréotypés de la féminité - la fragilité, l'obsession des miroirs et des hommes - les interprètes ajoutent des mamelles de caoutchouc bombées et percées, descendues du plafond. Les femmes s'inondent du liquide laiteux et glissent sur la scène telles des enfants qui jouent - ou se noient.

En voyant ces deux travaux, je me suis rappelée la manière dont la guerre est souvent décrite : des morceaux de trivialité ponctués d'une dévastation qui brûle tout. Dans les deux pièces, la tension émotionnelle n'est maintenue qu'irrégulièrement, et elles réclament le regard sagace d'un metteur en scène.

Mais je n'ai pas été déçue de les voir. Il y a longtemps que je n'avais pas vu des interprètes se donner à ce point dans leurs performances. Les artistes américains sont-ils moins en colère ou volubiles aujourd'hui que lorsque, par exemple, Karen Finley se souillait de chocolat à la fin des années 80, ou est-ce que les tendances artistiques ont simplement changé? Ces femmes africaines seraient-elles en train de cheminer vers un territoire quelque peu similaire, ou révèlent-elles une nouvelle tendance d'expression en danse-théâtre contemporaine? C'est un mouvement auquel il faut rester attentif.